

Études littéraires africaines

Cogito ergo xalat

Lilyan Kesteloot



Number 46, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1062274ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1062274ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Kesteloot, L. (2018). *Cogito ergo xalat*. *Études littéraires africaines*, (46), 118–120.
<https://doi.org/10.7202/1062274ar>

res de ce continent auquel elle avait consacré toute sa vie de chercheuse.

Le document qui suit, rédigé par Lilyan Kesteloot, présente ce travail entamé et les pistes de réflexions explorées collectivement.

■ Felwine SARR ²¹

Cogito ergo xalat ²²

Comment est-ce parti ? D'abord de la réflexion de Djibril Samb sur le fait suivant : une vision du monde, une *Weltanschauung* africaine n'est qu'une philosophie implicite, et rien n'est clair tant qu'on ne l'a pas explicitée, c'est-à-dire explorée en détail et en profondeur en distinguant les catégories ; tant que l'on n'en a pas décrypté les images symboliques, les mythes fondateurs, les savoirs endogènes, ni organisé les concepts en systèmes de connaissance... Bref, la philosophie africaine reste à construire.

Ah bon ! Nous pensions que c'était fait depuis Senghor. Non, Senghor a bien montré la voie, mais le travail reste à accomplir. Certes il a été commencé, par Mamoussé Diagne (*Critique de la raison orale* ²³), par Abdoulaye Elimane Kane (numérologie africaine ²⁴), par Issiaka Lalèyê (culture *yoruba* ²⁵), par Georges Niangoran-Bouah (les poids et mesures *baoulé* ²⁶), par Ousmane Huchard Sow avec son

²¹ Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal.

²² Ce texte de Lilyan Kesteloot présente le projet de réflexion qu'elle avait lancé avec quelques-uns de ses collègues sénégalais et que Felwine Sarr évoque dans le texte précédent. Considérant que le terme de *cogito* était trop eurocentré pour intituler convenablement le projet, elle avait proposé d'y adjoindre le terme wolof *xalat*, qui signifie « penser », ou « pensée ». N.B. : Toutes les notes de bas de page ont été ajoutées par l'équipe de rédaction d'*Études littéraires africaines*.

²³ DIAGNE (M.), *Critique de la raison orale : les pratiques discursives en Afrique noire*. Niamey : CELHTO ; Dakar : IFAN ; Paris : Karthala, coll. Tradition orale, 2005, 600 p.

²⁴ KANE (A.E.), « Systèmes de numération et fonction symbolique du langage », *Critique*, n°771-772 (*Philosopher en Afrique*), 2011 (n°8-9), p. 710-725.

²⁵ LALÈYÊ (I.-P. L.), *La Conception de la personne dans la pensée traditionnelle yoruba : « approche phénoménologique »*. Préface de Philippe Laburthe-Tolra. Berne : Peter Lang, 1970, 250 p. ; ID., *Pour une anthropologie repensée : ori l'oni-she ou de la personne comme histoire : approche phénoménologique des cheminements de la liberté dans la pensée yoruba*. Paris : La Pensée universelle, 1977, 158 p. ; *20 questions sur la philosophie africaine*. Préface du Pr Djibril Samb ; illustrations du Dr François-Xavier Lalèyê. Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, 2010, 150 p.

²⁶ NIANGORAN-BOUAH (G.), *L'Univers akan des poids à peser l'or*. Vol. 1 : *Les poids non figuratifs* ; vol. 2 : *Les poids figuratifs* ; vol. 3 : *Les poids dans la société*. Abidjan : Nouvelles éditions africaines, 1984-1985, 311-313-323 p.

étude sur la *kora* et son système musical²⁷ : études ponctuelles qui vont au fond des choses et qui exposent des savoirs, des expériences singulières très concrètes, comme des conceptions spécifiques du divin, de l'esthétique et de l'éthique. Mais chacun travaille de son côté ; rien n'est organisé, comparé et surtout complété. Tant d'aspects restent encore à creuser : la notion du temps et de l'espace, celle des contraires (bien / mal, beau / laid, etc.), celle du travail, du bonheur, de l'être... Rien n'est encore hiérarchisé. Qu'est-ce qui est primordial et sur quoi ?

D'où cette sensation de vague, de brouillé, de chaotique, qui se mêle aux contradictions de nos obligations quotidiennes d'intellectuel du XXI^e siècle, entre ordinateur, Internet, budget de l'État, aéroport et funérailles, chômage d'un cousin, *zakat*²⁸ au marabout. Qu'est-ce qui est prioritaire ? À quoi faut-il renoncer ?

Plusieurs de ces questions furent relancées et développées de façon plus exhaustive par Felwine Sarr dans son petit ouvrage *Afrotopia*²⁹ ; le titre est bizarre, mais quand on l'ouvre, c'est très clair : on retrouve le malaise de *No longer at ease*³⁰, le roman de Chinua Achebe, ou celui de Ayi Kwei Armah, *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*³¹. Malaise politique cette fois devant cette si incomplète indépendance, le rôle d'éternel retardataire qu'on nous fait jouer, ou encore celui « d'émergent », comme si l'on était toujours immergé, noyé, ou presque. Malaise toujours devant cette tâche de « modernisation » sous les auspices de technologies nouvelles et d'une productivité triplée afin d'entrer « dans la mondialisation » téléguidée par un Occident dont on avait cru se libérer. Felwine Sarr constate avec tristesse que les Africains sont toujours contraints, soumis, même inconsciemment, comme l'écrit si bien Valentin-Yves Mudimbe dans *L'Odeur du Père*³² ; que le modèle occidental domine et occulte notre personnalité profonde, que cela nous gêne, nous freine, nous abuse, nous perturbe ; que ces contradictions nous atteignent jusque dans notre éthique, jusque dans notre philosophie. Comme c'est bizarre, dit Felwine Sarr, il s'agit bien de penser

²⁷ HUCHARD SOW (O.), *La Kora, objet-témoin de la civilisation manding : essai d'analyse organologique d'une harpe-luth africaine*. Dakar : Presses universitaires de Dakar, 2000, 538 p.

²⁸ Il s'agit de l'aumône, troisième pilier de l'islam.

²⁹ SARR (F.), *Afrotopia*. Paris : Philippe Rey, 2016, 154 p.

³⁰ ACHEBE (C.), *No Longer at Ease*. London : Heinemann, 1967, 169 p.

³¹ ARMAH (A.K.), *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*. Boston : Houghton Mifflin, 1968, 215 p.

³² MUDIMBE (V.-Y.), *L'Odeur du Père : essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire*. Paris : Présence africaine, 1982, 203 p.

l’Afrique, c’est-à-dire de réfléchir une fois de plus, mais plus sérieusement, et en fonction tant du passé que du présent de notre culture profonde, comme de nos besoins d’aujourd’hui.

C’est une absolue nécessité pour nous, non pas de combattre notre complexe, notre malaise, mais de les guérir, en mettant à plat les causes et conséquences, en cherchant les remèdes.

C’est cela, penser l’Afrique, pour arriver à choisir notre avenir, librement et en vraie connaissance des problèmes que nous seuls savons évaluer. C’est strictement notre mission d’intellectuel post-colonial. C’est ce que quelques-uns de nos collègues ont commencé à faire, entre eux et hors de tout souci de médiatisation. Il ne s’agit plus d’exalter nos valeurs et de vivre en contradiction inévitable avec elles. Il s’agit de rechercher en amont leur fondement – ainsi un *cogito* africain – et aussi leurs implications et jusqu’où elles sont nécessaires pour sauvegarder notre santé, notre équilibre mental et moral. Car on le dit et on le répète : « La jeunesse est en train de perdre ses repères ». Pourquoi ? Pour quoi ? Les trois générations précédentes sont-elles responsables ? En quoi ?

■ Lilyan KESTELOOT

Recommencer la fin du monde... ?

À en croire une légende tenace, Mongo Beti serait devenu romancier par pur accident : pianotant sur la machine à écrire d’un copain de fac, l’auteur de *Ville cruelle* n’aurait plus réussi à s’arrêter pendant le reste de sa vie ! L’anecdote, sans doute quelque peu forcée, est amusante mais surtout trompeuse : si elle peut en effet donner parfois l’impression d’être le fruit du hasard, une vocation d’écrivain est presque toujours la réponse à un obscur et obsédant appel intérieur. Celui-ci vient de si loin que chaque auteur peut en surprendre l’écho dans les souvenirs de sa vie antérieure. Je crois bien que c’est quasi inconsciemment que l’on consacre le meilleur de sa prime enfance à se préparer à une carrière de raconteur d’histoires. Je ne savais ainsi pas ce que je faisais lorsqu’à peine sorti de l’adolescence, je restais plongé des semaines durant dans la lecture des *Actes* des deux congrès organisés par *Présence africaine* à Paris en 1956 et à Rome en 1959. Je ne lisais pas les textes de Boubou Hama, Alioune Diop ou Jean Price-Mars à ma façon habituelle : je les disséquais crayon en main, y réagissant avec flamme ou avec un scepticisme d’autant plus prétentieux que j’étais bien loin de comprendre ces analyses savantes et souvent arides.